PORTRAIT

La longue patience de Monique Pelletier

Le nouveau ministre de la Condition féminine connaît à fond l'art giscardien du cabotage

■ Elle n'a pas l'agilité séductrice de Françoise Giroud ni la roideur mystérieuse de Simone Veil. Mais elle incarne les vertus giscardiennes avec une élégance et un naturel insurpassables. Pourraient lui être appliquées toutes les épithètes dont le président de la République enveloppe avec dilection ses plus notoires desseins. Elle pratique une activité « réfléchie », comme la démocratie qu'il désire, le discours « sobre », comme la croissance qu'il souhaite, le ton sécurisant, dans lequel il est passé maître.

Monique Pelletier, cinquante-trois ans, sept enfants et un portefeuille ministériel (celui de la Condition féminine, doublé, depuis le 3 juillet dernier, de la charge de coordonner les problèmes de la famille), n'est sûrement pas de celles dont un gouvernement d'hommes peut craindre qu'elle « fasse des histoires ». Ce qui ne signifie pas forcément, d'ailleurs, qu'elle s'en laisserait conter. Mais il se trouve que, le plus spontanément du monde, elle s'est donné pour tâche de tirer parti de l'événement plutôt que de le forcer, d'exploiter l'évolution des mœurs plutôt que de la provoquer. Cette disposition d'esprit ne conduit pas aux initiatives brutales. Au demeurant, elle s'en explique sans difficulté : « *Je ne suis pas plus tournée vers l'avenir que vers le passé. Je vis dans le présent. Mon rôle est de prendre acte du changement, de l'accompagner. Je dois en assurer au mieux les conséquences pratiques, voire en accélérer l'application.* »

Le libéralisme avancé, on le sait, n'a pas de penchant pour l'affrontement idéologique. On l'a vu dans le débat sur la peine de mort, on retrouve cette réticence érigée en doctrine pour ce qui concerne la condition féminine. « *J'ai choisi délibérément des actions moins radicales, moins rapides, mais susceptibles d'un acquiescement massif,* affirme Monique Pelletier, *de manière à faire bouger le corps social dans son ensemble, sans provoquer de réaction de rejet.* » La prudence est le signe du règne. De même que l'optimisme. Il paraît qu'il bouge, le corps social. Le ministre de la Condition féminine n'en veut d'autre preuve que sa propre ascension politique qui « concrétise » pour elle l'évolution des femmes. « *Je suis là pour leur démontrer qu'on peut s'engager sans s'amputer d'une partie de sa vie.* » Et elle ajoute gentiment : « *C'est pour cela que je dîne chez moi tous les soirs, de manière à n'être pas coupée de ma famille.* »

Monique Pelletier est-elle totalement dupe ? Voit-elle vraiment dans son cas le symbole de l'évolution des esprits et non pas l'arbre qui cache la forêt des désillusions ? Pas tout à fait, à ce qu'il semble. Car il ne lui a pas échappé, en mars 1978, que les « décideurs »-hommes se souciaient fort peu de promouvoir les femmes aux véritables responsabilités politiques. Elle avait fait savoir qu'elle souhaitait la consécration législative, la seule significative à ses yeux, qu'elle voulait se battre. Rien ne vint cependant sinon, au bout de l'attente, l'offre d'une circonscription dont elle aurait dû, au préalable, déloger un de ses amis politiques. « *J'ai compris alors,* reconnaît-elle, *qu'il y avait un mode d'emploi de la classe politique dont je ne savais pas tout.* » Depuis, elle a enregistré et retenu : « *La prochaine fois, je m'installerai sur le terrain sans rien demander à personne, et on verra.* »

Car, du giscardisme tel qu'elle le défend et l'illustre en sa personne, elle tient le goût ancien de la politique et la longue patience qui se doit d'accompagner un effort continu. Elle n'est pas novice. Avocate, elle a abandonné son cabinet pour l'action, moins impressionniste, du magistrat (elle fut juge assesseur au tribunal pour enfants de Nanterre). On la retrouve, de 1969 à 1974 responsable de la commission Femmes des centristes du C.D.P. Passage au giscardisme en 1974, la bonne année, et c'est comme secrétaire nationale des R.I. d'alors, chargée de la famille et de la femme que Giscard lui confie, en 1977, le rapport sur la drogue. L'antichambre du gouvernement lui est ouverte : secrétaire d'Etat près du ministre de la Justice, puis ministre tout court. Entretemps, elle est devenue maire adjoint. A Neuilly, évidemment. « *Eh bien oui,* dit-elle avec un bon rire, *j'assume Neuilly. C'est là que j'habite.* »

A l'entendre, on se demande comment toutes les femmes n'ont pas cette aisance sécurisante que confère une solide tradition bourgeoise, cette disponibilité financière, cette tentation tranquille qui vous pousse aux « affaires » et cet optimisme serein dans le progrès de toute chose. Mais elle « assume » cela aussi. Où s'est-il enfui, ce fugitif instant de son adolescence où, chez les guides, le totem de Monique Pelletier était « Autruche affolée » ? Un moment d'aberration dû à l'âge ingrat, sans doute, ou à l'aveuglement de ses cheftaines. Aujourd'hui, elle fait plutôt penser aux vers de Valéry : « *Calme, calme, reste calme ! / Connais le poids d'une palme / Portant sa profusion.* » Du septième étage de la tour Mirabeau, sur le Front de Seine où s'est installé son département, elle contemple plus volontiers le chemin parcouru que celui qui reste à parcourir.

La mixité scolaire

« *La première étape est franchie,* assure-t-elle, *celle de l'égalité des droits. La preuve c'est que la demande même des femmes a changé. Il y a cinq ans, elles disaient : Je suis l'égale de l'homme, je veux me couler dans le même moule. Aujourd'hui elles disent : J'ai les mêmes droits que lui mais je suis différente. La société doit organiser l'expression de cette différence.* » Le ministre ignore-t-elle que, même invoquée avec l'appui des intéressées, la « différence » reste toujours l'un des arguments les plus utilisés pour tourner le dos à l'égalité et faire retour à la discrimination ?

L'autre jour, d'ailleurs, un député confessait implicitement cette préférence majoritaire dans le pays, en disant à Monique Pelletier, des regrets plein la voix : « *Dès l'instant que l'homme et la femme peuvent, l'un ou l'autre, descendre la poubelle, on crée la tension.* » Sans doute, de même qu'il y a toujours tension pour l'accession des femmes à toutes les professions, qu'il y a encore et toujours tension pour l'égalité des salaires. « *L'opinion n'était pas mûre,* plaide Monique Pelletier, *mais regardez l'évolution.* » Plutôt que de précipiter l'accouchement, le ministre, fidèle à elle-même, préfère gérer ce lent — si lent — mûrissement des esprits ; elle compte, pour l'y aider, sur les premières générations issues de la mixité scolaire, qui auraient oublié, *ipso facto*, elles, les réflexes anciens.

De même, Monique Pelletier veut capter plutôt que combattre, les vents disparates qui soufflent dans les différents ministères pour faire entendre désormais la voix des familles là où l'on n'écoutait que celle des technocrates des transports, de l'aménagement du temps de travail ou de la construction... Que vaudra cette technique du cabotage quand il lui faudra — s'il se confirme que le dossier doit lui être confié — affronter, à l'automne, les adversaires de la reconduction de la loi sur l'avortement ? Ce sera sa première épreuve de navigation en haute mer.

IRENE ALLIER

Fayard - Sepia

Monique Pelletier
« Mon rôle est de prendre acte du changement, de l'accompagner »